

De l'Alpage  
à l'Exil

1ère édition française  
ISBN 978-3-906959-45-0  
© 2021 MOSAICSTONES

2ère édition allemande  
© 2020 MOSAICSTONES

1ère édition allemande  
ISBN 978-3-906959-31-3  
© 2017 MOSAICSTONES

E-Book allmand  
ISBN 978-3-906959-34-4  
© 2020 MOSAICSTONES



Tous droits réservés. Pas de reproduction des textes  
sans autorisation préalable écrite.

Traduction en français :  
Ursula Pilet

Rédaction et Relecture :  
Claude et Christiane Jaccoud  
et avl interprètes sàrl

Page de couverture et texte :  
OHA Werbeagentur GmbH  
[www.oha-werbeagentur.ch](http://www.oha-werbeagentur.ch)

Pour se procurer ce livre et d'autres médias intéressants,  
s'adresser à :

MOSAICSTONES  
Tél. +41 33 336 00 36  
E-Mail: [info@mosaicstones.ch](mailto:info@mosaicstones.ch)  
[www.mosaicstones.ch](http://www.mosaicstones.ch)

# Index

	Préface	5
Chapitre 1	Enfance et adolescence	7
Chapitre 2	En quête de ma propre existence	23
Chapitre 3	L'Alpe et vie quotidienne à l'alpage	31
Chapitre 4	Expériences à la montagne	45
Chapitre 5	École sur l'Alpe et rencontres	65
Chapitre 6	Choses étranges et particulières	81
Chapitre 7	À la ferme des beaux-parents	93
Chapitre 8	Déracinés	99
Chapitre 9	Sans patrie – Perte de l'alpage	111
Chapitre 10	Vie à « l'étranger » – L'ange sur l'autoroute	121
Chapitre 11	Vivre autrement – jamais envisagé	131
Chapitre 12	Reconnaissance	139



# Préface

Que ce livre puisse donner du courage !

Qu'il montre que des conditions de vie difficiles peuvent justement contribuer à la bénédiction et à la paix intérieure, lorsque nous essayons de les surmonter dans la foi en Dieu et en Jésus-Christ.

J'ai écrit notre histoire familiale comme nous l'avons vécue et ressentie.

D'autres autour de nous ont certainement vu et ressenti beaucoup de ces choses différemment. Loin de moi d'accuser ou de culpabiliser qui que ce soit. Ce qui m'importe, c'est d'encourager d'autres personnes en cas de détresse et de désespoir, même si cela dure pendant des années, de chercher conseil, force et aide à la bonne adresse, c'est-à-dire dans la Bible.

Car avec l'aide de Dieu nous pouvons éviter de sombrer dans le désespoir ou de devenir amers. Même lorsque nous perdons beaucoup ou que nous subissons de profondes injustices, nous pouvons dans tout cela trouver la reconnaissance et la paix dans nos cœurs.



# *Enfance et Adolescence*

Mes souvenirs d'enfance remontent à une ferme simple dans les années 1950. Mon père se tenait au chevet de ma mère malade. Il m'a simplement poussée loin d'elle, ce que je ne pouvais pas du tout comprendre. Je ne désirais qu'aller vers ma maman. Du haut de mes quatre ans, je ne pouvais pas comprendre qu'elle venait de subir une attaque cérébrale. Maman n'avait que 39 ans lorsqu'elle mourut en laissant derrière elle dix enfants à qui elle avait donné le jour en 13 ans. Et puis, il me reste le souvenir de l'évènement tragique à l'ensevelissement que je ne pouvais encore moins comprendre. Quelqu'un me donnait des fleurs pour les jeter dans la tombe, mais je disais seulement : « Non, je veux amener les fleurs à maman à la maison ». Le soir, je pleurais et ne voulais pas aller au lit avant que maman ne rentre. Un de mes frères qui souffrait certainement aussi beaucoup, me disait plutôt rudement : « Maman ne rentrera plus jamais à la maison. » Je le fixais avec horreur, car je ne pouvais pas y croire. Puis, j'ai vu le regard triste et désespéré de ma grande sœur qui voulait me mettre au lit. D'un coup j'étais consciente que ce que mon frère venait de dire était la réalité. Je fus saisie d'un sentiment de perte sans fond. Où était maman ? Pourquoi nous avait-elle laissés seuls ? Tout cela je ne pouvais pas le comprendre du tout. Abandonnée et dans une tristesse de désespoir, je pleurais jusqu'à m'endormir.

Ma sœur aînée avait 14 ans et ne fréquenta plus l'école depuis ce moment. Malgré son jeune âge, elle se chargeait de tout le grand ménage de la ferme. Pour elle, c'était une tâche énorme, et certainement aussi une surcharge inconsciente psychique et physique excessive. Pour moi, c'était à présent aussi très difficile. Tout avait changé, malgré tous mes frères et sœurs, je me sentais seule et abandonnée. Mon père prenait soin de moi, mais il était comme enfermé dans son deuil. Il ne parlait presque pas et était très silencieux. Plus mon père s'occupait de moi, la petite dernière, plus je me sentais exclue de mes frères et sœurs. Je ressentais tout cela comme une immense déchirure, et je me sentais encore davantage perdue.

Je ne pouvais partager aucun problème avec mon père taciturne et avare en paroles, car la plupart du temps, je ne recevais pas de réponse satisfaisante. Malgré cela je l'aimais beaucoup.

J'étais principalement élevée par mes frères et sœurs. Quelques-uns de mes frères me frappaient lorsqu'il nous arrivait de nous disputer. Ils étaient bien plus âgés que moi et n'avaient probablement pas conscience avec quelle force ils me tapaient. Personne ne les aurait remis en place. Pour cette raison, j'ai parfois senti combien de tels coups étaient douloureux. L'amour me manquait. Papa était silencieux, Maman était morte et mes frères et sœurs, eux-mêmes encore enfants, avaient autant besoin que moi de chaleur et de confiance. Je n'ai jamais non plus réellement connu mes grands-parents. Une seule fois dans ma vie, j'ai vu une de mes grands-mères, et autrement je ne me souviens de rien. Avec nos oncles et tantes, nous avions très peu de contacts ; c'est qu'il n'y avait pas de voiture, et longtemps même pas de téléphone, et papa ne se souciait pas de ce que nous, les enfants, puissions faire la connaissance de notre parenté. Donc pas d'amour non plus de ce côté.

J'aurais volontiers fréquenté l'école du dimanche. À la maison, personne ne racontait des histoires bibliques, et celles-ci m'auraient intéressée déjà à ce moment-là. Tout au fond de moi, inconsciemment, je sentais que je pourrais trouver là l'amour qui me manquait tant. Car pendant quelques semaines, nous avions une jeune femme comme aide chez nous. Elle nous racontait des histoires de la Bible et priait le soir avec nous autres plus petits. J'ai trouvé cela merveilleux et jamais je ne pouvais l'oublier. Entre deux, Papa faisait aussi allusion à Dieu, et j'étais curieuse de savoir comment était Dieu. Pour cette raison, je me rendais quand-même à l'école du dimanche, parfois même toute seule. Il y avait un sentier tout étroit, depuis notre maison en haut à travers la forêt. L'école du dimanche avait lieu en haut dans une ferme et je la fréquentais très volontiers.

Lors d'une petite fête de Noël (j'étais déjà un peu plus âgée), personne ne voulait m'y accompagner. Je me suis mise en route toute seule. Il faisait nuit et froid. Je n'avais pas tant peur, mais en rentrant à la maison, je n'ai presque plus retrouvé le sentier. Je devais tâtonner le long des buissons. Il manquait de peu que je m'avance trop loin, là où un talus raide descend dans la rivière. Là, j'ai eu très peur, et j'étais si contente

quand enfin j'ai quitté la forêt et pu voir à nouveau où le chemin me menait. En arrivant à la maison, il y faisait également tout nuit. Nulle part on ne voyait de la lumière, tout le monde était déjà couché. Est-ce que personne ne m'a attendue ? Mais peut-être que personne n'avait réalisé que j'étais partie toute seule. L'école du dimanche était importante pour moi, car dans ma vie, la foi était parfois mon seul appui, qui m'aidait à me redresser et à aller plus loin. Déjà alors, enfant, je sentais cette aide. À Noël, je recevais un cadeau de mon parrain et de ma marraine. Mais cela n'allait pas de soi. Quelques-uns de mes frères et sœurs ne recevaient rien de leurs parrains et marraines. Il y en avait qui ne les connaissaient guère. Nous n'avions pas vraiment de contacts avec eux. À la maison, il n'y avait pas non plus de cadeaux, il n'y avait que le sapin de Noël avec les bougies. Nous ne chantions pas, nous ne racontions pas d'histoires, et rien de particulier n'était entrepris. Je me souviens d'un Noël où j'étais assise toute seule près du sapin. J'avais alors quelques années de plus. Papa dormait sur le divan, un frère est allé se coucher, la fratrie était loin. Cela me rendait triste et j'étais près des larmes, et là aussi, la consolation est venue de quelque part. Quelqu'un se trouvait là et me consolait. Je sentais que Dieu Lui-même prête attention aux enfants si seuls. De cette manière, j'ai dû faire face à beaucoup de choses et essayer de trouver mon chemin.

Pendant les années d'enfance, un grand amour de la nature et des animaux a été éveillé en moi. J'aimais beaucoup le petit ruisseau qui coulait devant notre maison sous l'entrée de la grange à foin. Enfant, j'aimais beaucoup m'y amuser. Tout le long du chemin jusqu'à la route, il gargouillait entre les pierres. Je pouvais y rester longtemps et jouer avec l'eau. Les rayons de soleil étincelaient dans l'eau jaillissante et se reflétaient partout dans une multitude de gouttelettes sur les plantes. Je trouvais tout très beau. Même quand il pleuvait, un spectacle fascinant se présentait à moi. Quand j'étais triste, je cherchais la consolation dans le petit ruisseau. Car pendant tout l'été, beaucoup de fleurs merveilleuses s'y épanouissaient. J'y ressentais un apaisement. J'avais l'impression qu'un grand amour régnait sur tout, ce qui me rendait de nouveau contente.

Mais souvent, on me grondait parce que je passais trop de temps vers le petit ruisseau en rentrant de l'école.

La présence des animaux m'était également d'une grande aide : surtout les chats avec leurs petits. Ils étaient comme de petits camarades de jeu. J'aidais beaucoup mon père dans l'étable, le travail avec les vaches me plaisait. Un jour, lorsque j'étais encore assez petite, une vache m'a attrapée par mon tablier et traînée dans la mangeoire. Elle m'a simplement soulevée comme un fêtu de paille. Heureusement, une de mes sœurs était présente et est venue à mon aide, pour que je puisse me remettre debout sans dommage. En automne, nous devions garder les veaux et les génisses dans les champs, afin qu'ils puissent brouter l'herbe restante. Au tomber de la nuit, nous avons entendu le hibou commencer à appeler. Une fois j'ai pensé que c'était ma sœur qui imitait le hibou. J'ai également appelé en retour : « houhou, houhou ». Mais au bout d'un moment, l'appel venait directement de derrière moi. Je me suis retournée et ai vu un vrai hibou que j'avais attiré par mes appels. Puisqu'il faisait déjà assez sombre, j'ai eu peur de ses cris, et j'ai lancé mon bâton contre le noisetier. Mais aussitôt, j'ai été triste que l'oiseau s'envole et que je ne puisse plus le voir. Les animaux et le monde des plantes m'enrichissaient énormément, car nous habitons loin de tout. Nous avons peu de contacts avec les hommes aussi longtemps que nous ne fréquentions pas encore l'école.

La première fois que j'entrais vraiment en contact avec des personnes étrangères, c'était pendant mes premières années d'école, lorsqu'une de mes sœurs a accepté une place d'aide au ménage dans une autre ferme et que j'ai eu le droit d'y séjourner pendant une semaine. Malheureusement, ces vacances n'étaient pas très belles pour moi, car on y tuait beaucoup de poules. Je ne pouvais pas regarder comment ces pauvres bêtes étaient tuées et refusais donc de participer à ce travail. Pour arracher les pommes-de-terre, je devais conduire le tracteur afin que le Samro reste dans le bon sillage. Ici aussi, j'avais des problèmes. Jamais auparavant je n'avais vu un tracteur, et même après l'explication du paysan, je ne savais toujours pas comment le manier. Le travail que je devais y faire n'était pas dangereux, mais j'avais peur des grosses machines. Et, je n'osais rien dire. Dans cette ferme, il y avait encore une autre fille qui y séjournait souvent. Comme on me l'a raconté, elle volait des objets. Pour cette raison, lors de mon départ, on a aussi vérifié dans ma valise s'il y avait éventuellement quelque chose qui ne m'appartenait pas. Mais il n'y avait rien. Quelque part j'étais humiliée. Jusqu'alors, je ne savais même pas ce que c'était de voler. J'aurais volontiers demandé, mais j'étais beaucoup trop timide pour ce

faire. Ainsi, je devais gérer seule tout mon vécu, car à la maison, personne ne m'écoutait vraiment. Et pourtant, il y avait là quelqu'un, je le sentais très bien. Ma foi m'aidait toujours à trouver le bon chemin.

Pendant les premières années scolaires, je rencontrais souvent des injustices, surtout de la part du corps enseignant. Cela me troublait beaucoup. Ma voisine de banc a poussé ma chaise afin que je tombe et doive aller derrière la porte. Je voulais me défendre, car ce n'était pas ma faute, et la maîtresse m'a traitée d'effrontée. Une autre fois, j'ai tutoyé une maîtresse, et du coup elle m'a giflée. Je suis restée là et ai dû regarder comment une autre élève s'approchait et tutoyait également cette maîtresse. Mais avec elle, rien du tout ne se passait. Un instituteur stagiaire à l'école supérieure m'a également donné une gifle sans aucune raison. Je sortais des WC. Dans le vestibule, il y avait des garçons de l'école supérieure qui faisaient une quelconque bêtise. Lorsque j'ai quitté le vestibule, le maître était juste là. Il m'a donné une grosse gifle qui m'a fait terriblement mal. Le maître attendait les garçons à cet endroit. La gifle était pour eux, non pas pour moi. Mais au lieu de s'excuser, il m'a laissée et est parti. Les nombreuses injustices, le manque d'amour et tout ce qui était lourd, faisaient de moi une enfant intimidée, silencieuse et solitaire. Je ne savais pas comment entrer en relation avec des personnes adultes. Celles-ci me semblaient imprévisibles et sans compréhension.

Depuis la cinquième année, la situation changea pour moi, car j'avais un très bon instituteur. Je lui dois beaucoup : en effet, il était une personne très importante dans mon développement. Encore aujourd'hui, je suis reconnaissante, car il m'a redonné confiance par son attitude honnête et sincère. Peu à peu, j'ai perdu ma peur des adultes, de sorte que je puisse à nouveau mieux les côtoyer. Chaque matin, nous chantions un cantique du psautier, et une courte prière était prononcée. Je trouvais cela très beau. D'autres le trouvaient plutôt ennuyeux, mais pour moi c'était un bon début de journée. Cet instituteur m'aimait bien comme élève, et je l'aimais comme professeur, ce qui me motivait beaucoup, et je devenais ainsi une bonne élève. L'instituteur a aussi fait que mes frères et sœurs et moi puissions faire réparer nos dents. Cela n'allait pas du tout de soi, beaucoup de jeunes avaient alors déjà un dentier au début de l'âge adulte. Pour cette raison, j'étais très reconnaissante que les instituteurs puissent convaincre mon père de faire réparer nos dents. Parfois je manquais aussi d'habits et de sou-

liers. Pour une course d'école, le professeur avait demandé que tous les élèves aient de bons souliers de marche. Mais je n'en avais pas. Je m'étais tellement réjouie de cette course, et à présent j'avais peur de ne pas pouvoir y participer. C'est pourquoi j'ai mis des souliers beaucoup trop grands qui appartenaient à ma sœur. Durant toute la journée, je me suis sentie mal dans ces chaussures. Le soir, j'avais les pieds pleins de cloques, j'essayais de cacher bravement la douleur. Mon père ne s'occupait pas tant d'habits et de chaussures. Il trouvait beaucoup de choses encore longtemps assez bonnes, d'autres simplement inutiles, et bien des choses qu'une mère aurait remarqué depuis longtemps, il ne les voyait simplement pas. Ainsi, je portais une veste d'hiver complètement usée et on se moquait de moi. Lorsque j'ai demandé une autre veste à mon père, il m'a répondu que dans le grenier il y avait encore beaucoup de vieux vêtements qui seraient encore longtemps assez bons ; je n'avais qu'à aller y jeter un coup d'œil. Mais ceux-ci étaient tout aussi vieux et usés. Je n'avais pas envie d'être moquée, et en plein hiver, je courais à l'école vêtue seulement d'une petite jaquette. Si je courais assez vite, je n'avais pas trop froid.

En général, je n'aimais pas quand on se moquait de quelqu'un. Et malgré cela, il m'est arrivé quelque chose de vraiment embêtant. Presque tous les jours, un monsieur âgé passait devant l'école avec une remorque et un vélo, et les garçons de l'école supérieure criaient parfois : « Salut, homme du ruisseau des singes ! » Je pensais que c'était son nom. Plus tard j'ai dû amener des œufs au village et ramener quelques affaires à la maison ; j'ai rencontré cet homme. Je voulais le saluer gentiment et j'ai utilisé ce nom. L'homme s'est arrêté, a fouillé dans sa remorque, dont il a sorti, quoi ? Un très gros bâton destiné à me frapper. Je me suis enfuie aussi rapidement que possible avec ma lourde sacoche. Sans cesse, j'entendais sa respiration sifflante derrière moi. Finalement, j'ai été plus rapide parce que j'avais simplement plus d'endurance. L'homme a enfin renoncé à la poursuite. Il était handicapé. Il ne s'appelait pas du tout « homme du ruisseau des singes », mais je ne le savais pas. Les élèves lui avaient donné ce surnom pour l'agacer, et il pensait que je voulais également le chicaner, alors que je ne pensais qu'à le saluer poliment. À partir de ce moment, quand je devais amener des œufs au village, j'avais terriblement peur de le rencontrer à nouveau.

À la maison, nous vivions presque uniquement de nos propres pro-

duits, raison pour laquelle nous nous rendions très rarement au village pour faire des achats. À cette époque, beaucoup de personnes vivaient encore en autarcie. Les grands supermarchés comme Migros et Coop n'étaient qu'à leurs débuts. Dans le village, il n'y avait qu'un petit magasin. On devait se tenir devant le comptoir et demander à la vendeuse ce que l'on voulait acheter. Elle cherchait la marchandise et aidait même à l'emballer si nécessaire. Parfois nous autres enfants pouvions aller au marché. À cette occasion, notre père nous donnait un peu d'argent, mais si peu que nous devions bien regarder si nous pouvions acheter quelque chose. Nous n'avions pas d'argent de poche, nous ne connaissions pas cela. Mais au marché, il y avait tant à voir que l'achat-même n'était plus si important. Il y avait aussi le marché des animaux qui nous intéressait, surtout les chiots. Nous avions le droit de les caresser et aurions aimé les ramener à la maison. Nous traînions le long de la clôture et regardions aussi les grands chiens. « Tu vois », ai-je dit à ma sœur en tendant la main, « celui-là, c'est un très beau chien. » Il était attaché, malheureusement à une laisse beaucoup trop longue. Car il fit un grand saut par-dessus la clôture et me mordit au visage. Ce chien aurait pu m'égorger, mais avec sa sacoche, ma sœur l'a frappé à la tête jusqu'à ce qu'il me laisse tranquille. Quelqu'un avait averti la police qui m'a amenée à l'hôpital. Tout mon cou était plein de griffures des dents du chien, on a dû me recoudre le menton, puis j'ai pu rentrer à la maison. Bizarrement, malgré cet incident, je n'avais jamais peur des chiens. Je désirais tant en avoir un ; plus tard, une camarade d'école m'en a offert un. Mais Papa m'a grondé et j'ai dû ramener le mignon petit chiot, ce qui m'a beaucoup attristé.

Quand Papa se rendait seul au marché, il nous promettait de nous ramener du chocolat. Nous nous réjouissions beaucoup. Parfois il l'oubliait, ce qui était chaque fois une grosse déception. Mais lorsqu'il nous en ramenait, je me cachais avec ma part au hangar afin que personne ne m'en prenne un bout et que je puisse m'en régaler tranquillement. Car c'était très rare que nous recevions des sucreries. Pour cette raison aussi, nous nous réjouissions en voyant arriver le jour du marché. Il y avait très peu de douceurs dans notre nourriture quotidienne. Nous mangions matin et soir des röstis, et le dîner était très simple. Le foyer était une cheminée ouverte, et la fumée envahissait la cuisine. Préparer les repas n'était pas chose aisée. En hiver, quand la fumée ne voulait plus quitter la cuisine, nous devions ouvrir les portes, et l'intérieur devenait presque aussi froid que l'extérieur. Travailler plus

longtemps que nécessaire à la cuisine n'était pas très motivant. Nous n'avions pas les ingrédients pour préparer des mets spéciaux. Nous n'avions pas l'eau courante à la cuisine, elle a été installée plus tard. Il n'y avait pas non plus de salle de bain, ce qui signifiait que même en hiver nous devons majoritairement nous laver dehors à la fontaine à l'eau froide. À la cuisine comme dans les autres pièces, il faisait assez froid. Il n'y avait qu'une petite ampoule qui éclairait la pièce. L'électricité n'était disponible que depuis peu de temps, et nous avons l'ordre strict d'éteindre chaque lampe qui n'était pas absolument nécessaire.

Quand j'étais environ en huitième année, Papa entreprit quelques travaux de construction. Ainsi, un peu de luxe est entré dans notre ménage. Par luxe, j'entends l'eau courante froide et chaude, une machine automatique à laver le linge, un congélateur bahut et une cuisinière électrique et à bois combinée. Avec ces appareils et les rénovations, le travail ménager fut beaucoup simplifié et rendu bien plus agréable. Au plafond de la cuisine pendaient toujours des saucisses et de la viande à fumer. Papa était aussi boucher de campagne et aidait les paysans à bouchoyer. Une partie de la viande était fumée chez nous. Depuis la cuisine, on chauffait le fourneau à catelles du salon, ce qui tempérerait le salon et une pièce à côté. Le reste de la maison ne pouvait être chauffé, à part une toute petite pièce où il y avait encore un fourneau. Mais on n'y faisait pas de feu puisque personne ne s'y tenait. Les deux chambres en haut où nous autres enfants dormions, ne pouvaient être chauffées. Le matin, j'admirais les fleurs de givre sur la fenêtre. Elles étaient si belles que je trouvais dommage quand le soleil arrivait pour tout effacer. Lorsqu'une maison est bien isolée et munie de bonnes fenêtres, de telles fleurs de givre n'existent pas sur les vitres. Notre maison n'était pas isolée. Dehors, il faisait froid, à l'intérieur un peu moins. Toute l'humidité gelait sur les fenêtres qui ne fermaient pas très bien. Ainsi se formaient ces magnifiques fleurs de givre. Mais j'étais tout de même contente quand plus tard, le soleil venait nous amener un peu de chaleur. Car le four à catelles au salon était toujours plus ou moins occupé, parce que parfois un enfant poussait l'autre pour pouvoir également se réchauffer les mains et les pieds. Avec le printemps, quand il faisait plus chaud, nous pouvions de nouveau sortir et avions assez de place. Car en hiver et avec tant d'enfants, le salon était très petit. Dix enfants et quatre pièces disponibles, dont on peut en chauffer seulement deux : difficile de s'imaginer cela aujourd'hui. Cela ne marchait que parce qu'il y avait

assez de place autour de la maison et assez de travail à l'intérieur et à l'extérieur pour nous occuper tous. Le mot « loisirs » nous était totalement inconnu.

Beaucoup de choses étaient simplement toutes différentes d'aujourd'hui. Nous allions à l'école, à côté nous travaillions à la maison ; nous ne connaissions rien d'autre, les camarades d'école non plus. Se rendre visite ou fêter des anniversaires était très rare. Nous travaillions simplement, et parfois nous faisons des travaux beaucoup trop lourds. Je me souviens quand je devais changer les draps. J'étais trop petite. Tout me paraissait un travail de géant. Pétrir la pâte pour tous ces gros pains était une charge excessive pour mes forces. Mais il n'y avait pas de maman qui l'aurait vu et serait intervenue. On utilisait simplement chaque main pour que le ménage sans mère puisse fonctionner. Papa ne s'est jamais remarié. Parfois, Pro Juventute nous envoyait pour quelques temps quelqu'un qui nous soutenait un peu. Nous n'avions pas beaucoup de temps pour jouer et étions sans cesse interrompus parce qu'il fallait faire ceci ou cela. Nous n'avions pas non plus beaucoup de jouets. Après l'école, nous devions tout de suite rentrer à la maison pour terminer tel ou tel travail.

Parfois, un paysan d'un certain âge nous prenait sur le chemin de l'école dans sa Land Rover ou sa remorque. Dans toute notre région, il n'y avait qu' environ une demi-douzaine de voitures. Donc c'était quelque chose de particulier de pouvoir aller avec lui. Ce paysan laissait les élèves plus grands s'asseoir dans sa remorque. Lorsqu'une fois j'ai eu le droit de monter, j'ai sauté un peu trop vite. La remorque n'était pas tout à fait arrêtée. J'ai roulé en bas le talus dans le ruisseau, et depuis ce moment-là, je ne me souviens de rien. J'avais perdu connaissance. Une de mes sœurs se trouvant aussi dans la remorque m'a raconté que le paysan m'avait portée en haut le chemin, presque jusqu'à notre maison. En route, j'ai dû me réveiller quelque peu, car d'un coup, il m'a posée sur le sol et m'a dit : « Voilà, le reste du chemin tu peux le faire toute seule ». Toute confuse, je me tenais là sans savoir où j'étais. Mais le paysan s'en est allé sans autre commentaire. À la maison, on m'a seulement dit que je devais faire un peu plus attention. Mais j'étais malade et avais mal à la tête. J'ai dû me coucher, mais heureusement je me suis vite rétablie. Depuis là, ce paysan n'a plus laissé les élèves monter dans sa voiture. Il était devenu plus prudent. Cet incident lui avait certainement aussi fait des frayeurs.

Mais il ne se passait pas que des choses tristes ou terribles, aussi des mésaventures drôles. Une fois au printemps, je devais chercher les quatre heures à la maison pour les amener dans les champs. J'ai fait le café et préparé la corbeille des quatre heures. Avant de partir, je devais encore passer sous l'eau courante les nombreuses petites boules de beurre frais faites le matin. En arrivant dans le champ, je m'aperçus tout de suite que quelque chose avait été de travers et s'était cassé, ce qui avait mis Papa en colère. Il grommelait. Plus tard, en partant à la maison, un de mes frères a pris la corbeille des quatre heures à l'arrière d'un vieux vélo. J'étais rentrée à la maison un peu avant déjà. Mon frère est arrivé très vite à vélo au pont qui passait par-dessus le ruisseau. Il voulait probablement prendre de la vitesse pour le traverser et ensuite remonter le chemin, mais, zut, il a manqué le virage et est tombé du petit pont dans le ruisseau. Mon frère n'avait rien. En fait, il a atterri en douceur dans la grande gouille d'eau. Seulement les tasses, oh mince, ce serait encore un sujet de colère pour Papa, car elles étaient toutes cassées. Nous avons couru en haut du chemin. Papa était déjà à la maison et grondait : « Que se passe-t-il de nouveau maintenant ? » En arrivant dans la cuisine, j'ai vu qu'il n'y avait plus de beurre loin à la ronde. Car il s'en était allé par l'écoulement. Avant de partir, je l'avais mis sous l'eau chaude au lieu de l'eau froide.

En fait, c'étaient des mésaventures amusantes, mais malgré tout ennuyeuses pour Papa. Cela lui coûtait de l'argent qu'il n'avait pas forcément à ce moment-là. Mais quelque chose d'autre que nous ignorions devait l'avoir fâché terriblement. Il rouspétait sans cesse et disait des choses terribles. Il parlait de se suicider, de sorte que je commençais à avoir vraiment peur pour lui. Il y a peu de temps, un voisin s'était ôté la vie. Pour cette raison, je prenais les paroles de Papa très au sérieux. Cette peur m'a longtemps poursuivie. Quand il n'allait pas bien, je devais toujours regarder où il se trouvait. Le soir, avant le repos de la nuit, quand il retournait à l'étable pour voir si tout était en ordre, je me levais pour aller voir s'il était vraiment rentré. C'était un lourd fardeau pour moi. Papa n'avait aucune idée de ce qu'il avait provoqué avec ses paroles irréflechies. À un certain moment, après des mois, cette tension a diminué et la peur est disparue. Car je me suis aperçue qu'il n'avait pas concrétisé ses terribles énoncés d'alors. Je pense que Papa était certainement parfois aussi surmené de se trouver seul avec dix enfants. Car tout ne tournait pas toujours rond. La plupart du temps, il était très silencieux, enfermé dans son mutisme, solitaire à l'écart

de tous. Pour moi, c'était parfois difficile quand j'avais un problème et qu'il ne me disait rien. Mais je l'aimais tel qu'il était.

Lorsque j'avais 14 ans, c'était le début des batteuses mobiles. Elles allaient de ferme en ferme. Papa l'avait aussi commandée pour battre la moisson entreposée. Mais il ne se doutait pas qu'en faisant cela, il invitait en même temps mon futur mari. Depuis le premier instant, je me sentais attirée par ce jeune homme qui nous aidait. Plein d'enthousiasme, il me parlait de la vie sur l'alpage. Il avait travaillé comme exploitant d'alpage sur un pâturage en été et me racontait combien c'était une belle expérience. À ce moment-là, je n'aurais jamais pensé que plus tard je deviendrais son bras droit. Ma scolarité touchait à sa fin, et ma confirmation approchait. Dans l'église, les parents et la parenté de tous les autres enfants étaient réunis. Un de mes frères venait d'acheter sa première voiture et m'a amenée à la cérémonie. Dans l'assemblée, je découvrais une de mes sœurs, mais à part elle, personne de ma famille n'était présent, même pas mon père. À la maison non plus, il n'y avait pas de fête ou de cadeaux. La fin de ma scolarité me rendait triste, car j'aurais volontiers continué à apprendre. Quand les élèves ont commencé la nouvelle année scolaire, je les ai regardés avec nostalgie. Mais moi, je n'avais pas le droit de me joindre à eux. Au fond de moi, cela me faisait mal.

J'aurais volontiers appris un métier, mais en ce temps-là, ce n'était pas encore la coutume à la campagne, surtout dans les endroits isolés. Ceux qui quittaient l'école travaillaient soit à la maison, ou ailleurs, à une place de travail. À la maison, je travaillais sans salaire. Papa disait qu'il n'avait pas d'argent pour payer quelqu'un. Je ne disposais même pas d'un peu d'argent de poche. C'était difficile de travailler et ne rien recevoir. J'économisais chaque centime que je recevais de n'importe qui, afin de m'acheter aussi une fois un vêtement. Ainsi, j'ai souffert de beaucoup de choses pendant mon enfance. Il n'y avait pas de maman qui aurait regardé qu'il y ait moins de choses qui allaient de travers. Beaucoup d'émotions étaient également blessées, et personne ne se souciait de toutes les questions que je me posais. Personne ne conduisait les nombreuses discussions qui auraient été nécessaires et bénéfiques. À ce moment, au seuil de l'âge adulte, ma maman me manquait le plus, encore bien davantage que pendant ma scolarité. Il n'y avait simplement personne qui m'aurait appris à gérer ma vie avec ses nombreux défis. Papa ne pouvait pas remplacer Maman. Sa tâche